mais je saurai bien vous forcer à venir au moins m'y souhaiter le bonjour.

Ces paroles dites avec une extrême bienveillance, rassurèrent le grand mathématicien, qui, ayant aperçu un fauteuil vide un peu plus loin, alla s'y assoir tranquillement et comme s'il ne s'était rien passé. Alors M. Geoffroy-Saint-Hilaire demande à l'Empereur s'il voulait bien que la séance continuât.

—Sans doute, monsieur le président, lui répondit Napoléon ; il n'y a rien de nouveau ; seulement, l'assemblée s'étant augmentée d'un de ses membres, elle se trouve plus complète.

Laplace parut à la tribune, et communiqua un mémoire *sur les probabilités*, que l'Empereur parut écouter avec un vif intérêt ; puis un ingénieur, étranger à l'Académie, M. Brunel, succéda à Laplace. et lut un autre mémoire sur les routes souterraines que l'on peut construire sous le lit des fleuves. Pendant tout le temps que dura cette lecture, l'Empereur parut absorbé dans ses réflexions. M. Brunel descendu de la tribune, M. Geoffroy-Saint Hilaire eut à nommer une commission pour faire un rapport sur ce qui venait d'être entendu, et l'Académie éprouva une profonde surprise quand le président dit à haute voix :

—Je nomme membres de la commission qui examinera le travail de M. Brunel, S. M. l'Empereur et MM. Monge et Poisson.

Alors tous les regards se dirigèrent vers Napoléon, qui, se levant à demi :

—Monsieur le président, dit-il, j'accepte avec plaisir.

Et la séance fut levée ; mais, avant de partir, l'Empereur causa quelques instants au milieu des illustres savants, qui lui prodiguaient toutes les marques de leur reconnaissance. Après les avoir engagés à venir aux Tuileries plus souvent qu'ils ne le faisaient, il se retourna vers Ampère, et lui dit en lui tendant la main :

—Quant à vous, mon cher collègue, je vous attends demain à dîner ; ce sera pour sept heures. Je vous placerai à côté de l'Impératrice, afin que vous ne la preniez pas pour une autre.

Puis il monta en voiture et retourna aux Tuileries.

Le lendemain l'Empereur ne se mit à table qu'à huit heures du soir, après avoir attendu son collègue de l'Institut pendant une heure... Ampère avait oublié l'invitation.

Au milieu des fêtes triomphales et du concert d'éloges par lesquelles on célébrait la gloire du vainqueur de l'Italie, il y eut aussi quelques voix discordantes qui essayèrent de la flétrir. C'était l'envie de ses rivaux, la jalousie du Directoire, la rage secrète des puissances qu'il avait humiliées,

Assassinat du Général Duphot à Rome.

vaincues ou renversées, et le mécontentement de quelques patriotes italiens, exigeants ou ambitieux. L'intrigue s'agitait contre lui, même au sein de l'armée. On imputa au défenseur de Vérone, le général Balland, d'avoir dit qu'il porterait à Paris trente chefs d'accusation contre Bonaparte. Augereau tenait aussi de mauvais propos contre son ancien général en chef, qui cependant s'était montré son ami dans toutes les occasions. Une femme envoya prévenir madame Bonaparte qu'on voulait attenter aux jours de son mari, et que le poison serait un des moyens dont on ferait usage. Napoléon fit arrêter le porteur de l'avis, qui ne se déconcerta point et se rendit, accompagné par un juge de paix, chez cette femme, qui fut trouvée étendue sur le carreau et baignée dans son sang ; elle avait été, dit-on, étranglée par les hommes dont elle avait écouté la conversation. Lorsqu'on pénétra dans son logement, elle était encore vivante, mais dans un état tellement désespéré, qu'elle ne put faire aucune déposition.

Avec la paix, Napoléon avait vu arriver le terme de sa carrière militaire ; et, doué de cette étonnante activité dont on a vu la puissance, il se trouvait en face d'un ennemi plus terrible pour lui que tous ceux qu'il avait vaincus, l'oisiveté !

Il faut le dire, le Directoire, en dépit de tous les égards et de toute la franchise qu'il affectait envers Napoléon, avait peine à supporter sa grande popularité. Les troupes. en rentrant en France, le célébraient dans leurs récits, dans leurs chansons ; elles disaient hautement qu'il fallait chasser les avocats et le faire roi. L'administration marchait mal ; beaucoup d'espérances se tournaient vers le vainqueur de l'Italie ; ce fut alors que les directeurs voulurent le décider à retourner au congrès de Rastndt pour y diriger les opérations. Il refusa ; mais il voulut bien accepter le commandement en chef dh l'armée d'Angleterre. Alors il fit part au gouvernement du grand projet qu'il avait nourri secrètement au milieu de ses triomphes, et dont le savant Monge seul reçut la confidence à Milan : ce projet n'était autre que la mémorable expédition d'Egypte. Au mois de janvier de 1798, il avait dit à Bourrienne :

—Je ne veux ni ne puis rester ici : il n'y a rien à faire ; ils ne veulent entendre à rien ; peu à peu je me coulerai, parce que tout s'use à la longue. Cette petite Europe ne fournit pas assez de gloire, c'est une taupinière. Il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient, où vivent six cents millions d'hommes. Il me faut donc aller en Orient : toutes les grandes renommées viennent de là.

à continuer.